

HOMMAGES A LA MEMOIRE D'ATATURK

Eugène Pittard

Professeur d'Anthropologie à l'Université de Genève

L'homme extraordinaire que, pour son honneur et son bonheur, la Turquie rencontra au moment le plus funeste de son histoire, j'ai eu le privilège de l'approcher à plusieurs reprises : à Istanbul, à Ankara et aussi à Florya, dans cette maison sur pilotis qu'il avait fait construire pour s'isoler un peu, pour chercher quelque repos. J'ai gardé de ces rencontres, les unes presque fugitives, les autres, longuement appuyées, le souvenir que l'on devine. En écrivant ces lignes, je ressens encore l'émotion qui nous étreignit le jour où, pour la dernière fois, nous rencontrâmes Ataturk. C'était à Çankaya. Déjà malade, affaibli, sentant peut-être au fond du lui-même qu'il était dangereusement atteint, il avait tenu, sachant notre départ très proche, à nous donner encore un peu de sa présence.

Aucune de ces rencontres, dont j'aimerais pouvoir évoquer, comme il conviendrait, l'atmosphère, ne fut une de ces rencontres banales, où s'échangent seulement quelques paroles : ici de courtoisie, là de respect. Chaque fois, l'un ou l'autre des problèmes que le Président de la République avait à cœur de pénétrer, devenait - si le temps le permettait - l'objet unique de la conversation : problèmes de linguistique et d'histoire primitive, problèmes d'anthropologie raciale. Ce sont là, pour moi, aujourd'hui, de précieuses réminiscences. Il faudrait pouvoir les garder intactes, et pour toujours, dans le temple de la mémoire...

Ce que je dirai ici sera le témoignage d'un étranger; il est vrai, ami de la Turquie, mais qui sait, malgré cette amitié, garder une vision objective. Et je remercie les auteurs de l'œuvre de piété à laquelle j'ai l'honneur de collaborer d'avoir bien voulu me faire une place à leurs côtés.



Les voyageurs qui, il y a 20 ou 30 années, ont visité la Turquie et qui la retrouvent à cette heure, peuvent mesurer, avec exactitude,

ce qu'est devenu ce pays depuis la grande guerre, depuis qu'Ataturk en fut le Chef indiscuté. Les questions de politique internationale ne sont pas de mon ressort. Mais ayant connu, scientifiquement parlant peut-on dire, la Turquie d'autrefois et la Turquie d'aujourd'hui, il m'est possible d'établir une comparaison. La rénovation des hautes études, sous tous leurs aspects, à Istanbul; la création de la Faculté de Géographie et d'Histoire à Ankara, le développement extraordinaire, dans l'ensemble de la République, de l'Instruction publique à tous les degrés, et celui de toutes les institutions scientifiques et des musées; l'éclosion, sur le territoire entier, des recherches relatives au passé - à tout le passé - de la Turquie - dans les entrailles de la terre et dans les dépôts d'archives - toute cette magnifique extension de la Connaissance, représente, du seul point de vue dont je m'occupe ici, la tâche qui fut dévolue au Gouvernement républicain. Il l'a menée avec un entrain, un enthousiasme juvénile, une foi ardente, qui devaient assurer le succès.

Vus de l'extérieur, ces efforts conjugués de la Turquie se concrétisaient sous le nom d'Ataturk. Le Président de la République était devenu comme la synthèse vivante de cette immense besogne, de ce labeur colossal, émanant de partout, pour aboutir à ce seul résultat: le rajeunissement et la grandeur de la Turquie.

J'ai vécu dans ce pays à des époques diverses, assez en arrière de nous, entre 1901 et 1925. En 1928, j'ai séjourné à Ankara et dans plusieurs régions de l'Anatolie. Son Excellence Ismet İnönü m'avait dit alors: «Revenez dans dix ans, vous constaterez, en toute objectivité, ce que nous aurons pu faire».

Je suis revenu exactement après ce laps de temps. Et j'ai constaté des choses prodigieuses. Alors qu'en 1928 on circulait au milieu des terrassements d'une ville dont les artères principales étaient encore sur le papier, ou à peine tracées; alors qu'en avant d'Ankara les vastes terrains que domine la citadelle n'étaient: ici qu'une sorte de désert, là de vagues régions marécageuses; alors que, sur un grand pourtour de l'horizon, aucun arbre ne dressait sa silhouette; alors que l'eau était distribuée avec une telle parcimonie que l'arrosage de quelques plates-bandes coûtaient, comme on dit, les yeux de la tête; alors que les maisons locatives ne pouvaient offrir qu'un nombre très insuffisant d'appartements; j'ai vu, en 1937, sous mes yeux étonnés, surgir une ville nouvelle, une ville considérable, de l'aspect le plus moderne qui soit. Une vaste Cité était sortie de

terre, comme par un coup de baguette magique. De magnifiques boulevards portaient au loin l'étendue des monuments; des statues se dressaient aux carrefours, des édifices somptueux alignaient leurs façades le long de larges chaussées, des Musées, des Hôpitaux, des Banques, des Instituts, des Ministères, avaient construit des palais. Sur les boulevards, des magasins «à l'instar de Paris» montraient de riches vitrines. L'eau coulait partout avec abondance, car on avait dressé le barrage colossal du Chibouksou. La malaria avait été jugulée, car on avait drainé tous les terrains marécageux. A l'horizon se profilaient déjà les silhouettes de jeunes forêts, avant-garde des forêts plus profondes, qui devaient, en modifiant la climatologie, redonner au pays son ancienne prospérité. L'électricité était partout. Le Conservatoire de musique, comme l'Ecole vétérinaire et comme les Facultés de Géographie et d'Histoire, regorgeaient d'élèves studieux. En bref, il était impossible de faire dix pas dans Ankara sans constater qu'une autre ville était née, une ville en tous points semblable à toutes les grandes villes d'Occident. Au printemps de 1928, les journaux et les affiches s'imprimaient en caractères arabes. En 1938, il y avait dix ans que tout ce qui nécessitait l'intervention des lettres d'imprimerie utilisait des caractères latins.

En dehors de ses frontières, la Turquie jouait un rôle efficient dans la politique internationale. A la Société des Nations, elle prenait une large place. Dans les Universités d'Europe les étudiants tures, subventionnés par le Gouvernement, allaient s'enquérir des connaissances et des méthodes, en même temps que les Universités de la Turquie même -spectacle nouveau- s'emplissaient de milliers de jeunes hommes et de jeunes femmes qui allaient bientôt s'éparpiller dans l'immense Turquie, pour y porter l'instruction à tous les degrés.

Dans les campagnes d'Anatolie on manquait de médecins et de pharmaciens. Bientôt, toutes les agglomérations en seraient pourvues. On créait des écoles par centaines et par centaines. Tous les villages eurent bientôt leurs instituteurs. Les réformes juridiques s'imposèrent: le code civil suisse fut accepté dans son entier. Et une telle décision en dit long sur la qualité des réformes, quand on sait ce que fut, dans le domaine social, la vieille Turquie. En résumé, depuis les murs de soutènement, jusqu'aux tuiles du toit, l'édifice social fut bouleversé, rajourni, repeint avec d'autres couleurs, reconstruit. La Turquie prenait un visage nouveau. Après mon voyage de 1928, j'ai dit ce qu'avait été, à mes yeux, les transformations

opérées [1]. En 1938, il eût fallu écrire un nouveau livre pour montrer les changements survenus. Ismet İnönü avait été bon prophète: «Revenez dans dix ans»... Ce retour nous mettait en face d'une Turquie dont l'effort dépassait certainement les efforts que l'on se plaît à citer, lorsqu'on parle des Etats qui se sont complètement transformés dans un court espace de temps, comme le Japon par exemple. L'homme qui en fut le principal auteur s'appelait alors Mustapha Kémal Pacha. Il s'appela dès lors Ataturk, le père des Turcs!

L'Occident ne connaît pas assez ce qu'a été ce qu'on peut appeler sans exagération le miracle turc. Il pourrait y trouver bien des leçons.

Sans doute Ataturk fut grandement aidé par l'équipe dévouée qui l'entourait, par la bonne volonté générale du pays tout entier. Il n'empêche que la Turquie a montré au monde entier, étonné de cette réussite, ce qu'une volonté, consciente du destin de la Patrie, pouvait obtenir.

Dans cette marche à l'étoile, Ataturk eut toujours à ses côtés son vieux compagnon de travail, de réformes, de guerres et de victoires, son fraternel ami, Ismet İnönü, aujourd'hui son successeur; Ismet İnönü vainqueur dans les batailles et dans les traités de paix.

Dans un article récent, écrit à la demande de la Revue anthropologique de Paris, j'ai rappelé seulement - car il s'agissait de se maintenir dans l'atmosphère même de ce Bulletin scientifique - trois des préoccupations d'Ataturk dont je fus le témoin: la réforme linguistique, le souci de connaître les origines les plus lointaines de la nation turque et aussi le désir de posséder une image, la plus fidèle qu'il soit possible, des caractères raciaux de la population dont il était le Chef.

Je n'ai pas à rappeler ici ce que fut la réforme linguistique. J'eus la chance inespérée d'être, jour après jour, le témoin de cette formidable transformation sociale. En Occident, lorsqu'arrivèrent les premiers échos de la réforme projetée, on ne crut guère à sa réalisation, tant paraissait inouïe une modification de cette nature. Et pourtant elle fut accomplie. Au cours de l'été de cette année 1928, je suis allé d'Ankara à Diarbékir, et de Sivas à Koniah, m'arrêtant dans presque toutes les localités et j'ai assisté aux efforts de toute une population. Jeunes et vieux, spectacle touchant, cherchaient

[1] Eugène Pittard, **A travers l'Asie Mineure. Le visage nouveau de la Turquie.** Soc. d'Ed. Géogr. Maritimes et Col., Paris 1931.

à apprendre le nouvel alphabet. J'ai, moi-même, à Diarbékir, donné des leçons à un jeune jardinier qui marchait deux heures pour venir au rendez-vous. A mon retour à Ankara, son Excellence, le Ministre de l'Education nationale me demanda de raconter aux fonctionnaires de son département les faits dont j'avais été le témoin. Et je fis une petite conférence, soulignant l'extraordinaire bonne volonté enregistrée partout, et à tous les degrés sociaux.

Onze ans se sont écoulés et les espoirs conçus par Ataturk, grâce à cette révolution, ont été couronnés de succès. Ce moment exceptionnel dans l'existence intellectuelle et sociale, et politique, de la Turquie demeurera toujours dans l'Histoire comme un des chapitres les plus saisissants.

Les préoccupations d'Ataturk, au sujet des origines les plus lointaines de la civilisation anatolienne et la place occupée par la population turque dans l'ensemble des races humaines me retiendront plus longtemps. C'est qu'à plusieurs reprises j'ai été mêlé à ces préoccupations. J'ai senti à quel point le Président de la République était soucieux de rattacher son peuple aux plus anciennes données de l'histoire humaine. Les grandes fouilles que, depuis quelques années, la Turquie fait pratiquer en Anatolie et sur son territoire d'Europe, l'intéressait au plus haut degré. Légitimement, il voyait, dans leurs résultats, des chapitres d'abord isolés, puis reliés les uns aux autres, des plus vieilles annales de son pays. Là-dessus, nous eûmes ensemble de longues conversations. A chaque découverte archéologique qui reculait d'un cran le passé, il voyait avec joie se lever un peu plus haut le voile qui recouvre encore jusque très bas les aventures primitives de l'Asie Mineure. Des liens s'établissaient qui rattachaient, dans l'espace, une période à une autre période. Des populations préhistoriques dont nous ne saurons jamais les noms, mais dont nous pouvons imaginer les traits principaux de la vie sociale, aux populations protohistoriques et historiques, les liaisons s'établissaient. Chaque année, la chaîne augmentait le nombre de ses anneaux. L'intérêt particulièrement vif qu'avait Ataturk pour cette longue histoire de la Turquie, on en prit nettement conscience lors du Congrès d'Istanbul, en 1937, où, dans le palais de Dolmabahce, se tinrent de fructueuses séances de travail et la riche exposition que l'on sait. Durant tout le Congrès, Ataturk paya de sa personne. Sa présence journalière fut un très grand honneur pour tous les conférenciers et tous les assistants; mais elle fut aussi et surtout un encouragement de haute allure pour tous les travailleurs de la pensée. Je suis convaincu que, dès

leur retour dans les provinces, les nombreux instituteurs qui assistèrent avec zèle aux conférences, s'efforceront de devenir des collaborateurs à l'oeuvre commune, à l'oeuvre patriotique. A n'en pas douter, nous leur devons des découvertes qui enrichiront le patrimoine collectif.

Cet enrichissement - qui doit devenir perpétuel - la Société d'Histoire Turque en a pris la direction et la garde. Nous lui devons déjà de très précieux apports. Elle a déjà derrière elle des réussites qui assurent l'avenir. Les fouilles engagées à Alaca Höyük peuvent servir de démonstration aux efforts qu'elle a entrepris et qui seront sans cesse continués. Et, avec les recherches sur le terrain, les publications se poursuivent.

Ataturk fut un animateur ardent de cette Compagnie scientifique. L'intérêt et la fidélité qu'il portait à la Société d'Histoire Turque, nous en avons eu la démonstration magnifique dans ses dispositions testamentaires. Quel est le Chef d'Etat qui, en un pareil moment, songea- ou songera - à prendre, vis à vis de l'avenir, de tels engagements?

Parmi les problèmes dont nous nous étretînmes à plusieurs reprises, je veux rappeler celui de la grande transformation sociale apportée dans le monde par la civilisation néolithique. Le passage de la vie des chasseurs nomades à la vie des agriculteurs et des pasteurs sédentaires, fut, à n'en pas douter, la plus grande des métamorphoses collectives que connut l'Humanité. Elle n'en peut connaître de plus grande. Il est très vraisemblable que l'Anatolie d'alors prit une part efficiente à ce profond bouleversement. La plus antique civilisation, celle qui avait duré des dizaines et des vigtaines de milliers d'années, était brusquement renversée par la découverte des céréales et des animaux domestiques. Or, cette fabuleuse aventure se déroula en Asie. Mais nous ne savons pas encore quel en fut l'épicentre. La plus vieille culture hittite nous donne comme une image, mais une image déjà haute en couleurs, de ce que fut, à son départ, l'état social nouveau. Des trouvailles concernant des périodes plus anciennes nous mettront peut-être un jour en face des débuts mêmes. Mais ce qui est la plus grande affaire, c'est de constater que, sans l'arrivée des contingents asiatiques qui lui apportèrent l'agriculture et l'élevage, l'Europe n'aurait jamais pu dépasser le stade des tailleurs de silex, puisqu'elle ne possède pas de plantes vivrières. Il résulte de ce simple fait que toute notre civilisation -disons au moins tous ses commencements- nous la devons à l'Asie antérieure. Et les Anatoliens néolithiques

étant, géographiquement, les plus rapprochés des terres européennes, ce sont eux, vraisemblablement, qui furent, chez nous, les propagateurs de l'état de choses nouveau. Les populations brachycéphales de l'Europe de ce moment-là ne peuvent venir que des territoires asiatiques dont nous parlons.

On comprend qu'un problème de cette envergure, dans lequel la Turquie ancienne aurait pu jouer un des principaux rôles, devait, aux yeux d'Ataturk, revêtir un éclat sans pareil. Et j'imagine que c'est dans le but d'associer les qualités raciales des civilisateurs aux expressions de la civilisation même, qu'il avait désiré qu'on fit un grand effort pour mieux connaître les caractéristiques anthropologiques de la nation turque actuelle, puisqu'elle renferme, naturellement, les descendants, restés en place, des Néolithiques -instaurant la plus formidable des révolutions.

Cette enquête anthropologique -Melle. Âfet fut associée de très près à ce dessein - est aujourd'hui terminée. Et je cherche dans le monde -sans le trouver- le pays dont le Gouvernement eut un pareil souci scientifique. Nos connaissances des caractères raciaux à la surface de la terre, nous les devons aux initiatives privées. C'est par l'accumulation de tous les résultats individuels que nous pouvons dresser, ici et là, quelques cartes raciales. Si Ataturk n'était pas intervenu, il est probable que nos documents anthropologiques au sujet des populations anatoliennes, ne nous seraient parvenues que dans les conditions mêmes où elles ont été acquises ailleurs, c'est à dire par bribes et par morceaux. Jusqu'à cette heure, nous n'avions de cet immense territoire que des images humaines très fragmentaires. Lorsque les résultats de la vaste enquête dont nous parlons seront publiés, nous aurons sous les yeux la physionomie exacte de cette région, qui fut certainement -répétons-le- au point de vue de l'histoire universelle, une des plus importantes qui soient.

Dans la Revue anthropologique de Paris [1] j'ai dit quelques mots de cet effort considérable qui a nécessité la formation d'équipes nombreuses de travailleurs et qui a porté sur environ 60.000 individus, hommes et femmes. C'est, du point de vue des comparaisons sexuelles - dans le cadre de la race - ou disons, si l'on veut, dans le cadre ethnique - la documentation la plus abondante, sinon l'une des plus abondantes - qui ait été, jusqu'à présent, recueillie. Les

[1] Eugène Pittard, *Un Chef d'Etat animateur de l'Anthropologie et de la Préhistoire. Kémal Ataturk*. Rev. anthrop. No. 1-3, Paris 1939.

anthropologistes tures ont, comme on dit, du pain sur la planche. Mais il faut le redire, et on ne le redira jamais assez, une telle investigation n'eut pas été possible avec les moyens ordinaires mis à la disposition des savants. Ataturk, en ordonnant ces recherches, a bien mérité de la Science. Et, toujours, les anthropologistes honoreront sa mémoire.

Ainsi, sous l'impulsion du Chef suprême de la Nation turque, la vaste enquête s'organisa. Le pays fut subdivisé en sections géographiques. A l'intérieur de chacune d'elles les spécialistes préparés par le professeur Chevket Aziz Kansu, accomplirent leur besogne : mensurations, renseignements descriptifs, photographies. Cette première partie du travail étant achevée, ce fut l'oeuvre du Bureau de statistique de calculer les moyennes, les indices, d'établir les tableaux et les graphiques. Bientôt sans doute, grâce à Melle Afet, nous verrons paraître les premiers résultats. Mais la masse énorme de documents ainsi rassemblés donnera, pendant de nombreuses années, matière à d'importantes publications.

Ataturk ne fut pas un anthropologiste; il ne fut pas, non plus, un préhistorien. Néanmoins, grâce à lui, les sciences anthropologiques et préhistoriques sont appelées à faire des progrès considérables. Aussi, tant qu'il y aura des savants qui essaieront de scruter les origines de l'homme, de suivre dans sa marche -souvent bien difficile- l'Humanité préhistorique; tant qu'il y aura des savants qui auront pris pour tâche d'établir la physionomie des races humaines et de dresser le bilan de leurs habitats et de leurs relations généalogiques, la mémoire d'Ataturk restera vivante.

Dans le palmarès général des Nations, quels Chefs d'Etats -et pour n'importe quelles époques- pourraient être couronnés de ces lauriers immortels!...